

## Entrées pour un dictionnaire (vraiment) littéraire

Laurent Mailhot

Volume 45, numéro 2 (260), mai 2003

Dico dico par-ci, dico dico par-là

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33058ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mailhot, L. (2003). Entrées pour un dictionnaire (vraiment) littéraire. *Liberté*, 45(2), 105–117.

# Entrées pour un dictionnaire (vraiment) littéraire<sup>1</sup>

Laurent Mailhot

*Une littérature n'a de limites que celles de la langue dans laquelle elle s'écrit.*

ROBERT MELANÇON

*Le conte, c'est un art de la liste. Un poème n'est-il pas une liste de sensations ? Les premiers textes de l'humanité en Mésopotamie étaient des listes de denrées et d'objets [...]. Le langage est la seule résurrection pour ce qui a disparu.*

PASCAL QUIGNARD

J'oppose ici aux nombreux et utiles dictionnaires des littératures, des auteurs ou des œuvres un hypothétique, utopique et inachevable dictionnaire où les mots de la littérature se composeraient avec ceux de la langue. Les idiosyncrasies et anaphylaxies<sup>2</sup> de tout poil – signatures, signes, personnages, paroles, actions, texte, contexte, intertexte, périphrase et autres prétextes à subdivisions théoriques ou idéologiques – s'imposeraient au milieu du langage quotidien et de la langue commune codifiée.

---

<sup>1</sup> Cet article était prêt pour publication lorsque j'ai pris connaissance du *Dictionnaire du littéraire*, Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2002, 634 p. Mon petit essai ludique n'a bien sûr rien à voir avec ce savant ouvrage.

<sup>2</sup> Deux beaux mots de dictionnaire presque disparus de toutes les littératures (médicale, psychologique, romanesque), le second étant remplacé en pharmacie par le très rentable *allergie*.

L'entreprise serait prophylactique pour toutes les écoles et pédagogies. J'entends par dictionnaire littéraire un classement multiple sans hiérarchie absolue, un échange continu entre la langue et l'écriture, un système de voisinages (structures de la parenté) et de références infinies. À travers les apparences (faux amis), les exemples, les citations et surtout les connotations créées par les textes, la lecture, la parole (théâtre, éloquence, entretiens, confessions, etc.) et la tradition littéraires. Qu'étaient la madeleine avant Proust, la place de la Madeleine (et celles de l'Étoile, de l'étoile) avant tel romancier contemporain ? Qu'était-ce qu'un sagouin avant Mauriac, une sagouine avant Maillet ? Où se cachait le catoblépas avant la pièce de Soucy ? Sur quel sol traînait-il sa tête au « regard par-dessous » ?

### **Les mots de la littérature, le texte des dictionnaires**

Bien des mots, on ne le sait pas assez, ont quitté leur niche pour la rue grâce à la littérature. Ils y reviendront et en repartiront après des années, des siècles, par des chemins détournés. Tel le médiéval *se royaumer*, ressuscité dans le *Roman volé* de François Nourissier, qui par ailleurs n'emploie qu'avec répugnance le trop récent et trop marqué (à droite ? dans les banlieues ?) *sécuritaire*<sup>3</sup>. Même les sigles devenus mots et les mots servant de signes de ralliement ou de marques de commerce prennent du poids après leur passage dans des textes littéraires : la crève, la Semaine sainte, le matrimoine, truismes... On l'a vu de Perec à Houellebecq, on aurait pu le voir (n'eût été de la publicité) dans *99 francs. La madone des sleepings* pourrait se réveiller dans un *tégévé* à la télé.

<sup>3</sup> « Il n'est vieux que de dix ans, ce qui est jeune pour un mot que rien n'élève à la dignité de néologisme. [...] Le besoin me presse pourtant de l'utiliser. Il porte en lui des rimes riches, des connotations pétochardes et réactionnaires [...]. On se connaît » (François Nourissier, *Roman volé*, Paris, Grasset, 1996, p. 67).

Jean Éthier-Blais a fait un *Dictionnaire* de lui-même, d'autres des *Littératures contre* [par, pour, avec] *elle-même*. Pourquoi ne pas remettre la littérature dans le dictionnaire de la langue où elle a puisé ? Les exemples, extraits, citations, pages roses des petits et grands *Larousse* ou *Robert* n'y suffisent pas. Le procédé renverse et fausse les perspectives en se servant des œuvres comme d'un répertoire tout indiqué. Ce qu'il faudrait, à la limite, c'est rendre la littérature aussi transparente (apparemment) que le dictionnaire et celui-ci aussi opaque, incertain, que le dernier texte inédit. Il faut sans cesse fiancer, sans les marier pour la vie, les deux séries, les deux systèmes verbaux : celui du réservoir (banque, entrepôt, magasin) et celui de l'échange, de l'écoulement, du mouvement et de la transformation. *Procès, nausée, peste* sont autre chose que des termes judiciaires ou médicaux depuis Kafka, Sartre, Camus. Les objets du Nouveau Roman ont renouvelé les arts de la table (*cafetière*), de l'architecture et de la décoration (*jalousie*), de l'urbanisme (*maison de rendez-vous*), de la tapisserie et de la nature morte. Chez Claude Simon, la nature est dépaycée, historicisée et historiée : route, vent, herbe, printemps sont placés sur *La corde raide*. Robert Pinget rapporte les instruments agricoles, attelages, manivelles, *architrucs*, aux noms propres du terroir (Lorpailleur, Latirail, Levert, Ariane de Bonne-Mesure). À côté des miroirs qui reviennent et des galeries de portraits (*de l'artiste en jeune singe* ou en vieux sage), le Nouveau Roman a laissé des mots-titres emblématiques : *inquisitoire* (Pinget), *infusoires* (Bosco), *incubation* (Bessette).

Les auteurs dramatiques eux-mêmes, y compris à l'avant-garde, créent leur vocabulaire, sinon leur langue, telle l'*exploréen* de Gauvreau. Le comédien, metteur en scène et dramaturge Larry Tremblay, spécialiste du

kathakali, forme de théâtre dansé qu'il a étudiée en Inde, voit d'abord sa gestuelle comme « aussi obscure qu'un obélisque gravé d'hiéroglyphes<sup>4</sup> ». Il faut déchiffrer, analyser, puis lire (lier), interpréter les mouvements. Son récent récit-journal de voyage est saupoudré de formules touristiques anglaises, de mots sacrés qui tissent un « costume de théâtre » plutôt qu'un « vêtement religieux ». En une seule page, *ghats, kurta, puja, tilak* entourent le *kumkum* du titre ; plus loin, l'auteur qualifie de « bric-à-brac sonore » l'office d'un apprenti brahmane plus syncrétiste qu'œcuménique. Voici un exemple de verbe (adverbe) théâtral à distinguer du théâtre verbal : « Un adverbe s'approche de moi. Il doit être lourd, long. J'entends son grondement. Je louvoie, étire la tête. Je l'aperçois. C'est : fondamentalement. Que faire de ce mot ? Ah ! Voici : être fondamentalement, un être de bonheur<sup>5</sup> ». La virgule de la dernière phrase pose un problème, inséparable de l'adverbe lui-même et des fâcheuses connotations (américaines ? islamistes ?) de *fondamentaliste*.

L'incitation au suicide pouvant conduire en Cour d'assises, Dominique Noguez, auteur de *Comment rater complètement sa vie en onze leçons* a sagement choisi d'entraîner au ratage sans éclat, sans fin ni finalité, à la portée de tous. Une vie malheureuse « mais pas trop ». Une « basse continue » de souffrance modérée. Autrement, on tombe dans la gloire du martyr ou les triomphes de la tragédie. Le plus difficile est d'affronter l'ennui de rater sa vie « de façon inintéressante ». Ce manuel de ratage quotidien répété, multiplié, est un précis, sinon un traité, de *ratologie* théorique, dialectique, appliquée à presque toutes les situations et professions. Le livre est composé de

<sup>4</sup> Larry Tremblay, *Poudre de kumkum*, Montréal, XYZ, coll. « Hiéroglyphe », 2002, p. 64.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 23.

scènes, de tableaux, d'arguments, d'exemples d'illustrations (par exemple, « Figure 8 : Comment rater une crucifixion [en X] »). Sa trame la plus forte est celle des citations (latines, notamment), des explications de textes et de mots<sup>6</sup>. À côté des *bing ! paf ! boum ! plitch !*, l'auteur aligne quelques « beaux mots grecs » (palinodie, syndérèse) et de vieux mots français qu'il va chercher dans « le bon Furetière » (« avoir le trelu », « rompre l'andouille – ou l'anguille – au genou »), dans le dictionnaire de l'Académie ou dans celui de *la langue verte* (1867). Après avoir mis le lecteur en appétit, il prend plaisir à définir l'acédie, distinguée du nihilisme, à écrire *hamurr* (amour), *stercoraire*, *satiesque*, *nosocomiales* (maladies « rôdant dans les hôpitaux »).

### **Glossaires en appendice : traductions d'un français à l'autre**

Les glossaires ou lexiques qui ornent certains romans canadiens-français édités à Paris, voire à Montréal, ne sont pas des dictionnaires (du *joual*, du québécois populaire, de l'acadien), mais des traductions, des avis, des notes en supplément ou en appendice à des livres destinés à la Francophonie universelle. Doit-on les déchiffrer comme de vieux grimoires, des trouvailles archivistiques, des curiosités régionales ? Regroupés avant la table des matières, ces mots rares sont figés dans des listes incomplètes, approximatives, discutables<sup>7</sup>, où l'on met l'accent tantôt sur la phonétique, tantôt sur la sémantique, l'étymologie, l'histoire. On ne lit pas ces listes disparates, on les regarde, on les feuillète, on les consulte. Le glossaire de *Menaud*

<sup>6</sup> Comme celle-ci : « Davier (chez Huysmans) : "pince à longs bras" » (Dominique Noguez, *Comment rater complètement sa vie en onze leçons*, Paris, Payot, 2002, p. 155, n. 1).

<sup>7</sup> Est-il utile que l'édition de *La Sagouine* d'Antonine Maillet (Montréal, Leméac, 1974) précise que « tignasse = chevelure » et « treufle = trèfle » ? Mais ses « tétines-de-souris » (pattes d'alouette) sont alléchantes.

*maître-draveur* (1937) dessine une petite carte géographique des provinces françaises apparentées : adon (Normandie), boucane (Saintonge), brimbale (Anjou), coulée (Orléanais), saper (Berry, Poitou)... Le reste n'est guère que du « vieux français » ou du parler populaire imagé. À *nigog* – dont la référence emblématique est évidemment la revue artistique et « exotique » de 1918 –, on renvoie à *foène* (absent), dont il faut deviner qu'il s'agit d'un instrument (gros harpon) pour prendre le poisson.

De toute façon, si ces glossaires romanesques viennent en grande partie des dictionnaires les plus anciens ou les plus récents et pourront y retourner un jour, ils relèvent d'abord d'une œuvre et d'une écriture particulières. Certains mots n'ont pas la même définition ou description dans *La Scouine* de Laberge, *Trente arpents* de Ringuet, *Le Survenant* de Guèvremont. La locution *être en bâtisse*, par exemple, ajoute beaucoup au simple substantif où il faut la chercher. Sans dictionnaire visuel, divers objets ne correspondent pas parfaitement à leurs quasi-homophones dans les autres romans : *brimbale*, oui, *perche*, pas toujours. Flâner a plusieurs synonymes : *vernousser*, *vernusser*, *vernailier* (rôder, fainéanter). *Manche d'alène*, dans *Trente arpents*, est inimitable dans le sens de maladroit, incapable.

La collection « Bibliothèque du Nouveau Monde », publiée aux Presses de l'Université de Montréal, fait suivre plusieurs de ses éditions critiques de « Notes linguistiques » générales et de glossaires adaptés à la situation de lecture. On n'y enregistre, sauf exceptions, que les mots, formes et sens absents des dictionnaires en usage. Le *Glossaire du parler français au Canada* (1968) est une référence de base. On prend le temps d'expliquer, au besoin, l'acception précise d'une locution comme *affaire*

(c't'...), d'une institution comme *commissaire d'école*, d'une convention notariale comme *reméré* (dans *Un homme et son péché* de Grignon). Certains glossaires replacent les mots (*acarêmer, atourné, gru*) dans leur contexte en renvoyant aux pages du récit ou roman. *Coyeau (vent de...)*, dans *Le Survenant*, est une « expression locale employée à Sorel, vraisemblablement d'un nom propre ou d'un surnom ». Les *garouages* de *Marie-Didace* viendraient de *loup-garou* (tout un conte). De beaux exemples à *misère* (... à *poil* !), mais on peut préférer *panama* ou *chapeau de paille d'Italie* à *leghorn (chapeau de...)*. La *capine* est soigneusement décrite, presque dessinée, à la fin de *La Scouine*, de même que *catalogne* et *rang*.

Le « glossaire saguenayen » de *Mistouk*, chronique romanesque de Gérard Bouchard publiée l'an dernier, ne distingue pas les canadianismes ou québécoisismes bien connus (*abriller, ajets, overalls*) des régionalismes locaux, liés le plus souvent à la rivière (*gibord*), à la forêt (*arrachi, boufirole*), à la culture amérindienne (*banique, papuss, shaputuan*). On aime bien *croquer marmotte* ou *coucher sur le rôti*, mais *frasia* a le même sens et une des deux prononciations possibles de *frasil*. *Vernousseux*, synonyme de « *chouenneux, farineux* », permet, exige un parcours à rebours du glossaire. La petite « Table d'équivalences des toponymes saguenayens anciens et modernes » fait bien sûr regretter que l'Anse-aux-Foins, Descente-des-Femmes, Tikouapé soient devenus Saint-Fulgence, Sainte-Rose-du-Nord, Saint-Méthode. Il faudrait retourner du trop propre, arbitrairement sanctifié, à l'authentique sacré du commun, du concret.

Les mots de la littérature ne sont pas ceux que l'on épingle et naturalise comme des insectes ; le *v'limeux* de

Séraphin<sup>8</sup>, le *neveurmagne* du *Survenant*, le *zarzais*, niais (de « jersiais ») de *Trente arpents*. Ce ne sont pas des lexiques, mais des litanies, des « chapelets » de noms, de surnoms, de blasphèmes, que *Les cantouques* de Gérald Godin ou les *Arbres* célébrés par Paul-Marie Lapointe à partir de traités de botanique et de sylviculture. La liste devient alors chant et tableau. Pierre Perrault, bon cinéaste et conteur, a décapé et entassé un peu trop de beaux mots dans ses dernières œuvres. Ce qui n'est pas le cas de Rina Lasnier avec sa *malemer*, ni de Miron lorsqu'il proclame, dans « Notes sur le non-poème et le poème », que son nom est « Pea Soup », « Pepsi », « Marmelade », « Frog », « Damned Canuck », « Bastard », « cheap » et « sheep », pour finir par « Mon nom... Mon nom... ». Où (re)trouver ces mots, ce nom ?

## Sociolectes

La série de *Lieux communs* des anthropologues Bernard Arcand et Serge Bouchard déconstruit la vie quotidienne de la classe moyenne dans les banlieues nord-américaines. L'ironie est une machine de guerre contre les idéologies molles, l'inconscience linguistique et morale, la communication bloquée, la banalisation commerciale. On redéfinit la poignée de porte, le pneu, le béton. On redécouvre la terre sous l'asphalte, l'herbe sous le gazon, la « société des [gros] arbres disparus » dans les rues, les champs, les cimetières. Le texte sur « Le dictionnaire », publié dans *Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs*, est riche d'aperçus contradictoires : « prison du mot », « établissement de correction », « entreprise conservatrice », mais aussi conservatoire, trésor, thésaurus. « Ce

---

<sup>8</sup> Fourbe, méchant ; un peu différent de celui de *Trente arpents* : « personne *habile* [je souligne] ou fourbe. De *venimeux* ».

grand livre de la rectitude donne au mot sa légitimité mais, du coup, il lui assigne un champ dont il ne peut plus sortir ». Vraiment ? Il en sort constamment pour aller partout où l'on parle, pense, écrit, et en revenir *allège, char, emballé, épatant*. On voit par ce dernier mot, contaminé par *épate* (esbroufe) et *épaté* (aplatis, écrasé, ahuri), combien le dictionnaire, jardin planté (Rober Racine), cuisine et armoire à pharmacie, sert les remèdes avec les plats, rapproche ou éloigne les parents, les voisins. Car les mots ne viennent ou ne reviennent au dictionnaire qu'après beaucoup d'usage, d'usure, frottés, gravés, remis à neuf (et en circulation) par les écrivains et autres *contre-experts*, tels que sont Bouchard et Arcand. Ils ont beau reprendre Larousse, Robert (et Voltaire) pour *hure* et *Huron*, ils savent rendre hommage à Littré pour un mot à la Feydeau, à la Guitry. Si le dictionnaire est « une instance morale supérieure » pour les juristes, justiciers et justiciables (qui en ont bien besoin), il s'agit d'un code compréhensif, inclusif, extensif et extensible. Il ne siège ni n'assiège. Il « offre l'éventail des sens permis et laisse ensuite chaque lecteur libre de ses choix ». De *bonjour* comme de *bonne (fin de) journée* et *au revoir*. S'il est vrai que « plus le dictionnaire s'épaissit, plus la langue s'amaigrit », le premier n'y est pour rien, et une langue maigre peut être musclée. « Les dictionnaires nous cachent bien des choses<sup>9</sup> ». Heureusement !

*Le village québécois d'aujourd'hui*<sup>10</sup>, qualifié de *glossaire* en sous-titre (ou détermination générique), est un véritable dictionnaire sociocritique, linguistique et culturel par ses mots redéfinis (*suivi, vécu, valeur ajoutée*) et les

<sup>9</sup> Bernard Arcand et Serge Bouchard, *Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs*, Montréal, Boréal, 1995, p. 81. « Procurez-vous le nouveau dictionnaire des langues sales. Vous saurez alors comment correctement médire, calomnier, bref, révéler des vérités » (*ibid.*, p. 86).

<sup>10</sup> Benoît Melançon et Pierre Popovic, *Le village québécois d'aujourd'hui*, Montréal, Fides, 2001, 147 p.

circuits qu'il leur fait prendre, de *table* à *table*, du *sommet* au *chantier*, sa « forme conviviale ». Par delà les *Chrétienneries*, les *Perronismes* et autres chienneries ou quétaineries<sup>11</sup> qu'ils reprennent à l'occasion (*plus meilleur*), c'est l'ensemble de la société québécoise et les liens<sup>12</sup> entre ses institutions – des garderies à l'université, du sport aux affaires – que montrent et démontent les deux auteurs. Leur dictionnaire procède selon les lois (alphabétiques, analogiques, classificatoires, phonétiques, référentielles) du genre, avec en marge des points d'exclamation qui sont autant de signaux : ralentir, travaux (à l'intention des « pieds pesants » au ministère des Transports). La route est donc balisée, mais les chemins de traverse sont nombreux (jusqu'aux culs-de-sac), les voyages en groupe très organisés, les promenades, comme il se doit, à peine suggérées. *Irritant* est à rapprocher de *gossant*, *kekpart* à distinguer de *quelque part* (à, en). On exclut des *aidants naturels* l'*aide maritale*<sup>13</sup> qui suit immédiatement. À *Clarté* politique (référendaire), historique (anti-duplessiste), on invente, on compose : « Avant de tirer la plogue\*, faudrait se brancher. Voir *switch* (*dormir sur la -*) ». À *cramper en masse*, syntagme audacieux et sage conseil, Richard Desjardins (« Le bon gars ») est cité, mais c'est l'exemple forgé, démocratiquement anonyme, qui est le plus complet : « Allez [sans virgule] Robert, crampe en masse, t'es beau ». À *postmoderne*, *postmodernité* : « Ne pas voir *modernité* » ; à celle-ci : « voir *postmodernité*, peut-être », la virgule entrant de plein droit dans ce dictionnaire qu'il faut lire et relire comme une œuvre littéraire.

<sup>11</sup> *Quétaine* serait un archaïsme (récent) remplacé par *cheapo*, sa « variante ostensiblement pauvre ». De même, *excellence* est tombé en désuétude *circa* 1990, sauf au Centre québécois d'excellence pour la prévention et le traitement du jeu affilié à l'Université Laval.

<sup>12</sup> À ce sujet, *Le village québécois d'aujourd'hui* a oublié ou laissé tomber *tricoté serré*, cher au « village » du sociologue Marcel Rioux.

<sup>13</sup> « Sexe à piles ». En franco-français de France hexagonale se dit *gode*, Dieu (*deus ex machina*) du sex-appeal.

## Le ducharmisme et le poulinien

Le dictionnaire le plus littéral et le plus littéraire à la fois serait celui qui pourrait assurer un aller et retour constant entre noms communs et noms propres. Entre Corneille, Racine, Rousseau et leurs homonymes animaux ou végétaux. Entre breton et Breton, butor et Butor, voire bouffon et Buffon. Nul plus que Réjean Ducharme n'a joué de son patronyme, du nom de sa mère (Nina Lavallée) et d'autres proches ou lointains. D'un nom propre bien prononcé, il tire facilement trois noms communs : « Nez-lit-gant ». Sur un tout autre mode que Michel Tremblay, qui met en scène des « vedettes » (La Poune) dans les coulisses du spectacle romanesque, Ducharme *magane*<sup>14</sup> sans discrimination les classiques et les contemporains, les encombrants et les anonymes. « Je donne arbitrairement autre forme à toute chose », écrit-il dans *L'avalée des avalés*. D'abord aux « mots de la tribu », de l'histoire, de la Cité, de la télé, des dictionnaires et des bibliothèques. Le second prénom de Maurice Duplessis, Le Noblet, habituellement caché sous l'initiale L, court en filigrane sous l'incipit du *Nez qui voque*. Après Roger de la Tour de Babel – allusion à Geneviève de la Tour Fondue-Smith ? –, voici « Maurice Duplessis, avocat au Châtelet », que l'auteur fait mourir en 1954, à Tracy, « célèbre et célibataire ». *Châtelet*, diminutif de château, correspond à *noblet*<sup>15</sup>, diminutif de noble, et plutôt synonyme de notable, lequel s'est éloigné de notoire. Dans ce que Nardout-Lafarge appelle une « poétique du débris », il y a d'abord le déchet et la récupération des noms propres ou impropres, des *Gros mots* et autres « vacheries ». Tous les livres, même les plus techniques, pratiques (*La flore*

<sup>14</sup> « Ducharme aura donné, avec ce "h" entre le "g" et le "a", sa lettre de noblesse au verbe maganer, abîmer, démolir, tordre, gauchir, éventuellement passer à tabac et même fatiguer » (Élisabeth Nardout-Lafarge, *Réjean Ducharme. Une poétique du débris*, Montréal, Fides, 2002, p. 104).

<sup>15</sup> Même si aucun de ces deux mots ne figure dans les dictionnaires courants.

*laurentienne*), sont des dictionnaires littéraires pour Ducharme. Les noms scientifiques, particulièrement actifs et réactifs dans *L'océantume* (Iode Ssouvie, Asie Azothé<sup>16</sup>), ne sont pas les moins imaginatifs de l'œuvre de Ducharme. Dans *Cherchell*, le nom de guerre unique d'Iode et d'Asie, venu d'un port algérien, « cherche elle » et Churchill (homme d'État, ville manitobaine) sont donnés à lire, à entendre. Avec Quillet-Flammarion, Ducharme fait chanter les cris d'oiseaux : les alouettes « grisolent », les ramiers « caracolent »... Ailleurs, il se repaît des « sobriquets exaltés » attribués aux chrysanthèmes – « Exotic Spider, Spectabile Cecilia, Ma Tonkinoise, Étoile d'Anvers » – et égratigne la Maufrigneuse du *Lys dans la vallée*.

Jacques Poulin a ses mots fétiches (*carapace, histoires de zouaves, ralentir*) comme il a ses routes, ses véhicules, son tempo, ses citations phares, dont « Le langage est la maison de l'être » (traduit de Heidegger) dans laquelle Pierre Nepveu a inséré le mot *mobile*. Les dictionnaires, qu'affectionnent tous les « commis aux écritures » de Poulin, sont des parcs de maisons *mobiles*<sup>17</sup>. Ou peut-être d'arbres en puissance, en croissance, plutôt qu'abattus et consommés. « Ce que l'on croit être un livre n'est la plupart du temps qu'une partie d'un autre livre plus vaste auquel plusieurs auteurs ont collaboré sans le savoir », dit la Grande Sauterelle de *Volkswagen Blues*. Les bibliothèques imaginaires, imaginées, sont des dictionnaires encyclopédiques que chaque livre, chaque lecture reconduit et

<sup>16</sup> Cousines de Constance Chlore dans *L'avalée des avalés*. Michel Biron signale la présence exceptionnelle d'un maître, le dictionnaire, « maître-livre » de *L'océantume*, qui lui emprunte « des pages entières » et va jusqu'à épouser sa forme, la « juxtaposition » (cf. *L'absence du maître*. Saint-Denis Garneau, Ferron, Ducharme, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, p. 235).

<sup>17</sup> *Perspicacité* a-t-il un « air sournois » ? *Clairvoyance* est-il un mot d'hiver, *lucidité* un mot d'été ? En attendant *La tournée d'automne* d'un bibliobus entre Québec et la Côte-Nord...

reconstruit. Le héros-narrateur <sup>18</sup> des *Grandes marées* s'entoure de gros *usuels*, dont le *Webster*, qui reçoit un « traitement de faveur » à cause d'une « épine dorsale » rendue fragile par son poids et sa taille : « Teddy le mettait tout seul et grand ouvert sur une table, avec une lampe au-dessus, c'est lui-même qui se déplaçait lorsqu'il avait besoin de lui ». Plus loin, il cherchera littéralement le *bonheur* (et *heureux*, *conscience*) dans le *Petit Robert*. Teddy ne s'entoure pas de dictionnaires comme d'une forteresse inexpugnable, mais d'un cercle d'amis très proches, de frères nourriciers et guérisseurs. Les mots y circulent comme des chats.

Roland Barthes <sup>19</sup> a montré comment une page de dictionnaire, illustrée ou non, pouvait dépayser, faire rêver, divaguer. « Chaque mot est comme un vaisseau » bien armé qui s'évade, se lance à l'assaut des mers inconnues. « L'imagination poétique est toujours précise, et c'est la précision du dictionnaire qui fait la joie que les poètes et les enfants prennent à le lire ». Mallarmé et Claudel comme Ponge ou Miron le *rapailleur*. Nardout-Lafarge parle, à propos de Ducharme (et de Julien Gracq) du « livre-maison où l'on habite, où l'on revient <sup>20</sup> ». Les gros dictionnaires sont placés en rangées (qu'on dérange), leurs mots disposés en étages (qu'on monte et descend). Comme toute habitation, ils sont pleins d'ouvertures, de seuils, de couloirs. Maison dans la maison, maison de papier (mais solide : cartonné, relié), le dictionnaire est celui qui engrange, engendre, nourrit, corrige, soutient. Totalisant, il n'est jamais totalitaire. Il traverse tous les textes et se laisse travailler par eux.

---

<sup>18</sup> Teddy Bear, de TDB (Traducteur de Bandes Dessinées).

<sup>19</sup> Préface du *Dictionnaire Hachette* 1980. Cité par Elisabeth Nardout-Lafarge, *op. cit.*, p. 58.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 41.